

Maria, directrice de l'animation, accompagne plus particulièrement Mme Bleton. Florence Brochoire pour La Croix



Quinze résidents sont partis en vacances au Croisic. Florence Brochoire pour La Croix



Le regard de la photographe
Florence Brochoire

Comment vit-on en 2017 dans une maison de retraite ? C'est pour répondre à cette question que *La Croix* a décidé de suivre sur une année le quotidien de la résidence de l'Abbaye. Avec l'idée de mieux comprendre les enjeux qui se posent dans l'hébergement

« Mon premier maillot de bain était blanc et rouge »

À la résidence de l'Abbaye (7/12). Pendant un an,

« La Croix » suit le quotidien d'une maison de retraite. Après la canicule, une certaine douceur est revenue à l'Abbaye où, avec l'arrivée de l'été, on parle de pêche à la ligne, de maillot de bain et de vacances. Celles d'hier et celles que, parfois, on ne peut plus prendre aujourd'hui.

Passer tout un été sans ne plus jamais voir la mer ? « Je sais que cela finira bien par arriver un jour », explique Renée Planchais, d'une voix douce. Une dame de 85 ans à la fois lucide et sereine. « Pendant cinquante ans, avec mon mari architecte, nous avons goûté au bonheur des vacances d'été. Nous avons voyagé aux quatre coins du monde. Nous avons vu des choses magnifiques et, chaque année, nous avons vu la mer. Aujourd'hui, c'est différent. Je suis seule et je marche moins bien. Au départ, j'ai eu du mal à accepter. Mais maintenant, ça va. Je sais que, même le jour où je ne pourrai plus partir, je continuerai à voyager à travers mes souvenirs. »

Cet été, Mme Planchais aura encore vu la mer. En juin, elle a participé à un voyage d'une dizaine de jours organisé par la résidence de l'Abbaye sur la presqu'île de Pen Bron, près du Croisic (Loire-

Atlantique). Chaque année, d'avril à octobre, la maison de retraite propose différents séjours dans des lieux adaptés aux personnes à la mobilité réduite. « La plage en déambulateur », glisse, un peu acide, une dame de 90 ans qui n'a pas « envie de partir avec des

« Quand on est vieux, on n'embête pas les autres. Et surtout pas ses enfants. »

vieux ». Une petite pique comme on entend régulièrement dans les couloirs de l'Abbaye qui compte son lot de résidents qui, même quasi centenaires, « ne veulent pas vivre avec des vieux, ni leur ressembler ».

Mais tout cela n'effleure pas M. Coutand, 90 ans. Lui, il aime

bien partir avec « les vieux ». Alors, il en profite au maximum. En juin, il est parti à Pen Bron puis, quelques jours plus tard, il a remis cela pour une petite balade en Sologne. « C'est très bien ces séjours. Cela permet de prendre l'air. Et puis, on fait les choses à notre rythme, tranquillement », confie M. Coutand. C'est peut-être dans ces moments-là que les uns et les autres réalisent que l'âge est vraiment entré dans leur vie. Pas celui des premiers cheveux blancs et de la retraite trépidante où les « seniors », qu'on voit à la une des magazines, prennent des charters pour aller à l'autre bout du monde, le guide du Routard dans la poche. L'âge de la dernière partie de l'existence. « Le grand âge » comme disent les spécialistes. Celui où la vie n'est qu'une succession de petits renoncements et de bascule vers des fragilités sans retour. « Après la mort de mon mari, il y a trente ans, j'ai continué à partir en va- ●●●



La plage au soleil couchant invite à capturer un souvenir. Florence Brochoire pour La Croix

de personnes âgées dépendantes. Mais surtout de raconter l'existence et le regard sur le monde de ces hommes et de ces femmes, arrivés dans la dernière étape de leur vie. De donner la parole à ce « grand âge » souvent si peu audible dans l'espace public.

Jusqu'en décembre 2017, un reportage de Pierre Bienvault sera publié chaque mois, en regard des photographies prises au fil de l'année par Florence Brochoire. Un complément « multimédia » est également à retrouver sur notre site www.la-croix.com.

●●● *cances chaque année. Je suis même allée au Pérou toute seule. Mais désormais, je suis "prise" au niveau des jambes. Et cette année, je ne partirai pas* », raconte Jacqueline, 89 ans.

Comme elle, beaucoup de résidents ne devraient pas bouger cet été. « *Ce n'est pas la bonne période pour les gens âgés. En juillet-août, c'est plus cher, il fait chaud et il y a du monde partout* », confie Pierrette Météreau. « *Mais pourquoi voudriez-vous que je parte en vacances? Je suis bien ici* », ajoute Mme Tesse. Certes, quelques résidentes ont bien prévu des escapades en famille durant l'été. Une semaine par-ci, un long week-end par-là. « *Moi, je ne pense pas voir mon fils. Il va en Italie avec sa femme. Il en profite et il a raison. Quand on est vieux, on n'embête pas les autres. Et surtout pas ses enfants. Ils en font déjà tellement pour nous toute l'année* », dit cette dame de 90 ans. Des mots qui, eux aussi, reviennent souvent dans les couloirs de l'Abbaye. Se faire oublier. Ne pas déranger. Ne pas être un poids pour les autres. Comme si le fait de ne plus pouvoir partir en vacances poussait le grand âge à devenir socialement invisible durant ces deux mois d'été.

Mais Jacqueline n'en fait pas un drame. « *Rester ici, c'est dans l'ordre des choses. J'ai été gâtée dans ma vie. Je n'ai pas à me plaindre, surtout quand je pense à mes parents qui, eux, ne sont jamais partis en vacances de toute leur vie.* » Le père de Jacqueline travaillait aux chemins de fer, sa mère était gardienne d'immeuble. « *On habitait à Paris*

et, parfois, le samedi ou le dimanche, on allait au Tréport passer la journée à la mer. Grâce mon père, on ne payait pas le train. Mais on faisait l'aller-retour dans la journée. Mes parents n'avaient pas les moyens de payer une chambre d'hôtel. »

Alors c'est en « colo » que Jacqueline et ses deux frères partaient en vacances. « *Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Mais tout cela était très joyeux* », se souvient Jacqueline, bien plus enthousiaste que Mme Tesse qui, enfant, n'avait pas totalement compris le concept de la colonie de vacances. Ses parents avaient pourtant bien fait les choses en l'inscrivant dans un joli centre de Criel-sur-Mer, en Normandie. « *Tout allait bien jusqu'à ce qu'on visite le dortoir des filles. Quand j'ai compris que j'allais dormir là et que mes parents n'allaient pas rester, j'ai pris ma valise et je suis repartie avec eux.* » Et dans la

paroles

« **Au Tour de France, pour voir Antonin Magne, mon champion** »

Suzanne, 92 ans, résidente de l'Abbaye

« **J'ai grandi dans un petit village de 200 habitants pas très loin de Mâcon. Mon père avait un garage, il était agent**

famille Tesse, il n'a plus jamais été question de « colo ».

De fait, il semble que Mme Tesse n'ait pas eu beaucoup de chance avec les vacances. « *C'est bien simple, je n'en ai jamais vraiment pris* », affirme-t-elle, en précisant aussitôt que son mari était passionné de pêche. Et visiblement plutôt doué pour la discipline. « *Il faisait de la compétition, il a été trois fois champion du monde.* » Et c'est là que l'on comprend qu'au-delà de la légitime fierté conjugale, la principale qualité de la femme d'un pêcheur, surtout de compétition, c'est de n'avoir jamais son mot à dire sur le lieu des vacances. « *Avec lui, c'était la pêche, la pêche, la pêche* », raconte Mme Tesse qui, avec son médaillé olympique de la carpe et du brochet, en a vu du pays. Presque toutes les régions de France ainsi que l'Italie, le Por-

Peugeot. Il travaillait beaucoup et n'avait jamais le temps de prendre des vacances. Alors, je parlais de temps en temps chez des tantes à la montagne. Mais pour moi, les vraies vacances, c'était quand on partait une journée pour voir le Tour de France. On y allait à deux voitures, mes parents, ma sœur, on embarquait les tontons et le pique-nique. Et moi, j'y allais surtout pour voir Antonin Magne, mon champion. Je me souviens que, dans ma chambre, j'avais une photo juste au-dessus de mes poupées. »

Recueilli par Pierre Bienvault

« **Après la mort de mon mari, il y a trente ans, j'ai continué à partir en vacances chaque année.** »

tugal... « *Mais le plus souvent, on n'avait jamais le temps de rien visiter... On allait direct à la rivière.* »

Pour un peu, on mettrait bien Mme Tesse à la même table que Jeanne. Le vendredi, le jour du poisson. « *Mon mari, lui, son endroit fétiche, c'était les gaves des Pyrénées. Donc, on y allait tous les ans. Il partait avec sa canne et moi, je lisais et je tricotais.* » À la résidence de l'Abbaye, il y a quelques dames à la langue bien pendue. Celles qui multiplient les activités, ont un avis sur tout et aiment bien le donner. Et puis, il y a les discrètes, celles qu'on voit furtivement à l'heure des repas. Et qui, le reste du temps, se réfugient dans leur chambre, à l'abri des regards. « *Je suis un peu sauvage, j'aime la solitude. Et puis je n'aime pas trop être en groupe, cela me rappelle la pension* », dit Jeanne.

C'est en parlant des vacances que cette ancienne sténo-dactylo a fini par raconter son histoire. Sa naissance en Alsace d'une « fille-mère » qui faisait des ménages pour gagner sa vie. « *Je n'ai jamais connu mon père, ni même jamais entendu parler de lui. Quand j'ai eu 6 ou 7 ans, ma mère ne pouvait*

plus me garder à cause de son travail. Alors, elle m'a envoyée à Paris, en pension, à Saint-Vincent-de-Paul. » Et c'est avec la pension que, chaque été, Jeanne partait en vacances, à Chauconin (1), une petite commune près de Meaux. Des vacances à la campagne. Les balades dans les champs, les vaches, les visites dans les fermes. Et la volonté farouche des « bonnes sœurs » d'apprendre aux filles à savoir coudre parfaitement. « *C'était quand même des jolies vacances* », se souvient Jeanne qui avait 12 ans quand elle est retournée vivre avec sa mère, tout juste remariée.

Ce sont des dames avec, bien rangés dans leurs tiroirs, des milliers de souvenirs. Parfois un peu flous. Certaines ont du mal à se rappeler ce qu'elles ont fait la veille. Mais ce n'est pas bien grave au fond. L'essentiel est qu'elles puissent raconter, comme si c'était hier, le tout premier maillot de bain qu'elles ont porté pour aller au bord de la mer. « *C'était ma mère qui me l'avait cousu. Un ensemble magnifique avec une culotte bouffante. À l'époque, le mode n'était pas au bikini* », s'amuse Jacqueline. « *Le mien était blanc et rouge. Et très joli* », murmure Mme Planchais. « *J'avais 18 ans, je venais de commencer à travailler comme aide-comptable à Paris. Et avec un de mes premiers salaires, je suis allée dans une petite boutique, près du BHV. J'ai acheté ce maillot mais aussi une belle robe à fleurs avec une ceinture blanche vernie.* »

Pierre Bienvault

(1) Chauconin-Neufmontiers depuis 1972.